

Divisés face aux mouvements paysans, les catholiques bretons le sont aussi face à une autre spécificité des droites des années 30 : les ligues. Les Croix-de-Feu en sont l'émanation principale et, après la dissolution des ligues par le Front populaire qui n'a que 14 députés sur 44 en Bretagne, le P.S.F. leur succède sans cependant rallier les démocrates ou les républicains modérés.

Ainsi, les droites bretonnes sont divisées, et ni les royalistes, ni l'Église ne peuvent leur donner un drapeau commun. Dans les années 1930, la Bretagne catholique et rurale cesse d'être une référence obligatoire malgré le poids de l'école privée, du clergé ou des notables et grands propriétaires.

L'ouvrage de David Bensoussan offre une riche synthèse sur les droites bretonnes et éclaire d'un jour nouveau les affrontements internes et les luttes régionales pour le pouvoir. On peut peut-être relever une attention moindre aux mouvements régionalistes, aux sociétés culturelles ou religieuses (Union Régionaliste Bretonne, Bleun-Brug), voire aux groupuscules autonomistes et nationalistes (P.A.B., P.N.B.), mais il est vrai que ces thèmes ont été l'objet de plusieurs travaux antérieurs.

La prochaine fois que vous irez chez votre libraire, n'hésitez pas et achetez le livre de David Bensoussan : c'est un ouvrage indispensable – et réussi – sur l'histoire politique de la Bretagne, et au-delà, sur l'histoire des droites.

Bertrand FRÉLAUT

Bruno RESTIF, *La Révolution des paroisses. Culture paroissiale et Réforme catholique en Haute-Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles*. Rennes, Presses universitaires de Rennes et Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2006, 415 p.

L'ouvrage est la version allégée d'une thèse de doctorat soutenue le 4 décembre 2004 à l'université Rennes 2 / Haute-Bretagne et constitue une nouvelle manifestation de la vitalité de la recherche qui s'y fait en histoire religieuse, notamment à l'époque moderne, ce travail s'inscrivant dans la lignée des travaux d'Alain Croix, qui l'a dirigé.

Le sous-titre du livre explicite bien le projet de l'auteur : étudier la réforme catholique « au ras du sol », à travers son application dans les paroisses de Haute-Bretagne, du milieu du XV^e siècle au début du XVIII^e siècle. Le choix du terrain se justifie par l'importance de la paroisse en Bretagne, cadre communautaire de base d'un pays d'habitat dispersé, où la messe dominicale rassemble la population. La Haute-Bretagne quant à elle a été

peu étudiée, sinon comme terme de comparaison avec la Basse-Bretagne. La Haute-Bretagne de Bruno Restif se limite en fait aux trois diocèses de Dol, Rennes et Saint-Malo ; en sont exclus, pour des raisons avant tout pragmatiques, ceux de Saint-Brieuc et de Nantes : la tâche était déjà conséquente puisque le corpus retenu représente 469 paroisses et trèves, y compris urbaines, à l'exception des trois cités épiscopales, qui constituent des cas à part.

Pour sa recherche, l'auteur fait son miel d'une documentation vaste, variée et renouvelée, jamais exploitée de façon aussi systématique. Il bénéficie du travail de collecte des archives paroissiales d'Ancien Régime entrepris depuis 20 ans, notamment en Ille-et-Vilaine ; les comptes paroissiaux surtout, mais pas seulement, sont mis à profit. Ils apparaissent à peu près en même temps que les registres paroissiaux et témoignent d'une acculturation nouvelle à l'écrit au milieu du XV^e siècle. On notera que le parallélisme vaut aussi pour la Basse-Bretagne, en retard dans les deux cas (cf. la carte des comptes conservés, p. 35).

Les comptes de paroisse signalent, entre autres choses, l'existence de nombreuses visites pastorales, jusqu'ici inconnues, de l'évêque (ou plus souvent d'un vicaire général ou d'un archidiacre), dont c'est la seule trace, faute de procès-verbaux conservés ; il n'en existe qu'un pour le diocèse de Rennes, en 1676.

D'autres documents sont mobilisés, peu utilisés jusqu'ici, comme les fondations de messe, dont la grande époque est le XVII^e siècle, au moins dans le diocèse de Rennes, puisque celui de Saint-Malo, hormis le Clos-Poulet, les ignore : hasard de la conservation ou, plutôt, absence fréquente de recours au notaire. En revanche, les registres de délibération apparaissent tardivement (1680) et sont donc peu sollicités. L'auteur a enfin eu la chance de rencontrer quelques documents atypiques, d'un exceptionnel intérêt, comme la belle série des synodes diocésains malouins, le journal des lazaristes de Saint-Méen, les délibérations de la Compagnie du Saint-Sacrement de Vitré ou le cahier du recteur de Chanteloup.

Outre les archives, B. Restif sait également faire parler les pierres, les images et les objets. C'est une grande originalité de son travail que de les intégrer à sa recherche, comme sources à part entière, mais traitées en même temps que les sources écrites et avec la même rigueur, notamment vis-à-vis de tout risque d'anachronisme. Ceci nous vaut, outre un cahier d'illustrations très pertinentes, des pages passionnantes sur une culture matérielle spécifique, celle du culte, dans sa relation avec les évolutions religieuses, culturelles et sociales. B. Restif insiste en effet, après l'abbé Roger Blot, sur la prise en compte nécessaire de la liturgie, de la théologie et des logiques architecturales pour appréhender la portée des œuvres. Il s'attarde ainsi longuement, dans cette optique, sur les deux éléments orga-

nisateurs successifs de l'espace. Le XVI^e siècle (surtout les années 1530 à 1570) est le temps du vitrail : dans l'église orientée, « chaque matin, le soleil levant, symbole du Christ ressuscité, anime la scène de la Passion, tandis que le Sacrifice est renouvelé sur le maître-autel, qui se trouve placé juste au-dessous de la maîtresse-vitre » (p. 63). Puis, à partir des années 1620, le vitrail est remplacé par le retable, structure architecturée qui met en valeur, par sa monumentalité et sa somptuosité, le maître-autel vers lequel « tous les regards convergent dans un espace unifié » (p. 199), par la suppression des arcs, jubés et autels secondaires perturbateurs. L'illustration de couverture (l'intérieur de l'église de Tréfumel) évoque un état intermédiaire de cette évolution. La carte de la page 253 nous rappelle toutefois que le règne du retable lavallois, caractérisé par l'usage du tuffeau et du marbre, et illustré par les noms de Corbineau, Caris, Martinet ou Langlois, s'étend avant tout sur l'évêché de Rennes et guère sur les deux autres. B. Restif fait aussi l'histoire d'autres objets parfois moins artistiques, mais tout aussi révélateurs : le luminaire, les vêtements et linges liturgiques (cette paramentique qu'il aura révélée à beaucoup¹), le confessionnal, la chaire, le tabernacle, l'ostensoir... Il s'intéresse encore aux couleurs, notant le passage des couleurs vives au blanc au XVII^e siècle. Le paysage sonore est lui-même traité, à travers les cloches, p. 83, l'angélus, p. 306-307, les orgues, p. 209 ou le cantique, p. 333. On regrettera alors l'absence d'un index thématique qui aurait permis de retrouver facilement ces aperçus fort riches, mais dispersés. Les conclusions qui terminent chaque chapitre constituent en revanche des résumés très utiles des principaux acquis de la recherche, par lesquels l'auteur nous guide de façon très pédagogique au fil des étapes de sa démarche. La conclusion générale, d'une grande clarté, est de la même eau.

Pour B. Restif, la Réforme catholique, telle que définie par le concile de Trente, entre en scène en Haute-Bretagne à partir des années 1610, après la fin des troubles religieux. Mais l'auteur insiste sur le dynamisme de la vie religieuse au XVI^e siècle, qui lui paraît un temps de renforcement de la communauté paroissiale, autour de la fabrique et de ses trésoriers. Ce cadre paroissial n'est pas affecté par les nouvelles formes de vie religieuse qui se développent si fortement au XVII^e siècle, comme les confréries de dévotion ou les missions prêchées par les capucins, les jésuites et surtout les lazaristes, plus actifs quoique moins célèbres que Jean Eudes et Louis-Marie Grignon de Montfort. Les éléments de continuité existent donc : le calendrier agro-pastoral, qui régit le temps communautaire, n'est pas foncièrement transformé ; un trait aussi caractéristique de la réforme tridentine que

¹ «Textile et sacré. Bannières, vêtements et linges liturgiques en Haute-Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles», dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXI, 2003, p. 243-252

la séparation du sacré et du profane est déjà perceptible au XVI^e siècle (cf. les pages sur l'enclos, le chancel ou les prééminences abusives, p. 61-68, ou la mise à distance de la fête, p. 331). Il ne fait que s'accroître dans ce que B. Restif, reprenant une formule d'A. Croix, désigne comme la « bataille du respect ».

Soucieuse d'imposer une nouvelle définition de l'orthodoxie, l'Église développe des stratégies subtiles, plus souvent d'intégration que d'exclusion, de « synthèse » (p. 299), vis-à-vis de la culture « héritée ». Il en va ainsi des dévotions : le culte des saints connaît des évolutions contrastées, par des épurations et des promotions complexes, tandis que le culte marial prend une place extraordinaire, liée au succès des confréries du Rosaire érigées par les dominicains, et que la dévotion eucharistique s'exprime dans le culte du Saint-Sacrement, surtout promu par les jésuites, plus abstrait, mais dont on peut apprécier l'essor par le chiffre de consommation d'huile d'olive...

De la même manière, les pratiques de recours (processions, pèlerinages, saints thérapeutes, vœux en cas d'épidémie...) sont transformées et encadrées, le rite mécanique collectif se fait – c'est du moins le désir du clergé – démarche de foi personnelle. Les miracles de Plancoët, Romagné ou Sainte-Anne d'Auray sont authentifiés dans cette perspective. Les frontières de la superstition sont redéfinies en fonction de nouveaux partages, mais sont mouvantes : à travers deux exemples significatifs (les sonneries de cloches la nuit de la Toussaint, la légende de la cane de Montfort), B. Restif montre comment les mutations de la raison se font lentement : il faut attendre le début du XVIII^e siècle pour que les croyances qui y sont associées soient condamnées (p. 336-340).

Si B. Restif affirme constamment le rôle d'acteurs des paroissiens, par exemple dans les commandes d'œuvres d'art, il n'en insiste pas moins sur un clergé qui connaît des évolutions majeures : celui du XVI^e siècle est nombreux, parfois organisé en collèges de chapelains (Fougères), en « frairies blanches », ces associations de prêtres méconnues, souvent insérées dans la sociabilité laïque. Son rôle essentiel est l'administration des sacrements : la « fonction liturgique » est première. Au XVII^e siècle, le clergé est moins nombreux, d'un niveau plus élevé, dès avant l'institution tardive des séminaires (nombreux sont les clercs des diocèses de Haute-Bretagne qui fréquentent le collège des jésuites de Rennes), conscient de sa dignité : ce sont des hommes de savoir, de pouvoir, des intermédiaires culturels, des « petits notables aisés » (p. 143). Ils peuvent maintenant relayer la prédication des réguliers et des missionnaires.

Curieusement, le personnel épiscopal ne se situe pas autant de part et d'autre de cette barrière temporelle ; on trouve des évêques politiques et réformateurs, des évêques résidents ou non avant et après 1600. B. Restif nous dépeint de nombreux prélats sans grand relief, parmi lesquels émer-

gent quelques personnalités, comme les Rennais Yves Mahyeuc, dominicain, mort en odeur de sainteté, ou Aymar Hennequin, rare figure d'évêque tridentin de ce diocèse. Mais leur action pastorale est moins connue que celle, protéiforme, du malouin Guillaume Le Gouverneur, assez représentatif de la tonalité hiérarchique de la réforme dans son diocèse. Il a en outre laissé un manuel du confesseur et un volumineux recueil de statuts synodaux de 1 122 pages, une somme (et une mine pour l'historien !) auprès de laquelle ceux de ses homologues de Dol et de Rennes, avec leurs quelques dizaines de pages, font pâle figure... Loin d'imposer une religion de la peur telle que la décrit naguère Jean Delumeau, le clergé tridentin – B. Restif y insiste – a une action modernisatrice : la réforme catholique est l'un des modes de la civilisation des mœurs, en ce qu'elle promeut l'individualisation des pratiques et l'intériorisation de la foi, par le catéchisme oral, – l'écrit ne pénétrant pas les campagnes de Haute-Bretagne – et la confession notamment, même s'il est difficile de « mesurer la profondeur des conversions » (p. 264). L'historien ne peut qu'appréhender des indices à travers les récits de missions, de miracles, l'essor des dévotions, l'histoire révélatrice des objets et des gestes (l'enterrement individuel ou collectif : la « mort de soi » contre la « mort de nous »...), sans pouvoir aller jusqu'au tréfonds des consciences, handicapé qu'il est par la quasi absence de tout témoignage subjectif.

Le grand siècle de la Réforme catholique et la recherche de B. Restif s'achèvent à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles. En quelques dizaines d'années, le paysage a changé. Le retournement de la conjoncture économique s'accompagne d'un reflux de la sensibilité baroque : le « temps des miracles » s'achève et le retable lavallois s'efface devant des réalisations plus modestes. La vie paroissiale, plus encadrée par le parlement de Bretagne, est confisquée par une oligarchie à présent de droit. Le clergé, formé dans les séminaires, correspond au modèle de dignité promu par la hiérarchie et maintenant adopté par les fidèles. Le temps du dynamisme laisse la place à la gestion des acquis.

Entre temps s'est épanouie une civilisation paroissiale, plus réceptive à la réforme tridentine qu'en Basse-Bretagne, terre de résistances, où, en matière d'orfèvrerie, le reliquaire l'emporte symboliquement sur le ciboire. Le choix de trois diocèses devait permettre de dégager les originalités ou les ressemblances, d'apprécier le rôle de la hiérarchie dans chacun d'eux. Ces spécificités existent bien : le diocèse malouin est précocement réformé par une hiérarchie active, notamment par le biais de synodes bisannuels qui ne semblent pas exister dans les deux autres. B. Restif signale par ailleurs, sans trop s'y étendre, la spécificité rennaise des « bourses des défunts », inconnues des deux autres diocèses, qui rappellent les « charités » normandes. Mais les différences paraissent moins importantes entre diocèses qu'entre paroisses, selon leur richesse ; le diocèse

de Rennes se singularise alors car les paroisses riches, celles du pays toilier, s'y trouvent majoritairement. En revanche, d'éventuelles originalités des paroisses côtières n'apparaissent guère. Reste alors le cas du monde urbain, évoqué à plusieurs reprises à titre de comparaison puisqu'il n'est pas l'objet du travail, essentiellement à travers les cas fougerais et vitréen : précocité des confréries, pas seulement de métiers, usages originaux (pêle-mêle, les veilleuses, p. 75, les bancs, p. 198, les orgues, p. 296, les processions, p. 321...). Un univers assez différent de celui des campagnes se dessine, celui des élites dévotes, par exemple, que nous découvrons dans les pages consacrées à l'étonnante Compagnie du Saint-Sacrement de Vitré, illustration frappante de la pesanteur du contrôle social par lequel a pu aussi se traduire le mouvement de réforme, au-delà du cas d'une ville atypique par la présence rare d'une communauté protestante de quelque importance.

Sous tendu par de nombreuses lectures, à caractère théorique ou comparatif, riche d'une impressionnante quantité d'informations rassemblées dans un discours historique cohérent, l'ouvrage soutient la thèse que « de fait, la Réforme catholique est sans doute l'outil principal de la modernité dans la Bretagne du XVII^e siècle, si l'on entend par modernité l'avènement d'un nouveau type de rationalité » (p. 357). En ce sens, le processus de transformation religieuse et culturelle, pour reprendre le titre original, produit bien une « révolution des paroisses ». Pour l'auteur, ce modèle tridentin se perpétue dans les campagnes sur la longue durée, jusqu'aux bouleversements tant religieux que sociaux des années 1960. Nous voici alors sur les terres de Michel Lagrée, qui soutenait lui aussi avec force le rôle éminent tenu par l'Église dans l'entrée de la Bretagne dans une autre modernité.

Il reste à souhaiter que l'auteur, de l'université de Reims où il enseigne maintenant, ne délaisse pas la Bretagne et le chantier prometteur qu'il a ouvert.

Bruno ISBLED

Nolwenn RANNOU, *Joseph Bigot (1807-1894) architecte et restaurateur*. Presses universitaires de Rennes et Archives Modernes d'Architecture de Bretagne, 2006, 375 p.

Lors du congrès de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne qui s'est tenu en septembre 2006 à Concarneau, l'une des excursions nous a menés au château de Keriolet, œuvre extraordinaire érigée par l'architecte Bigot dans un style gothique éclectique à la fois archéologique et imaginaire. Ce fut une découverte pour beaucoup, commentée par Nolwenn